

## L'HOTEL DE NIORRES.

Suite.

Le prélat sourit et regarda sa tante. Celle-ci fit un signe affirmatif, et Blanche et Léonore, plus rouges que deux fraises en mai, laissèrent effleurer leurs jolis doigts en abandonnant les bouquets aux deux marins.

Le soir il y avait réunion chez l'amiral. Les deux cousines de l'évêque brillaient de tout l'éclat de leur angélique beauté. "Si nous eussions péri ?" dit le vicomte à l'oreille de Léonore en faisant allusion au danger terrible qu'avaient couru les deux jeunes gens durant l'espace de quelques secondes.

— Oh ! répondit Léonore avec une vivacité qu'elle ne put maîtriser, nous eussions été les causes de votre mort !... le couvent devenait notre seul refuge, n'est-ce pas, Blanche ?

— Dieu a sauvé notre corps, que ses anges sauvent maintenant notre âme, ajouta le marquis, car nous vous aimons !

Le marquis avait dit vrai. Les deux gentilshommes restaient au fond de leur cœur les germes de l'une de ces passions sincères que rien ne peut détruire et que le temps devait augmenter.

A partir de ce moment, et ainsi que nous l'avons dit déjà, une transformation subite s'était opérée dans les mœurs, les habitudes, l'existence de chaque jour du vicomte et du marquis. De fâcheux exemples d'inconduite, de prodigalité folle, d'insouciance blâmable qu'ils étaient, ils devinrent de véritables modèles de sagesse, de simplicité et de mœurs édifiantes. Plus de soupers joyeux, de parties de débauches, d'entraînements scandaleux. Leur unique bonheur était de passer quelques instants auprès de celles qu'ils aimaient, leur seul espoir était un prompt mariage venant sanctifier cet amour né d'une bonne action et d'un grand acte de courage.

L'évêque, en constatant la passion des deux jeunes gens, avait fait prendre sur eux des renseignements qui tout d'abord avait furieusement épouvanté son âme pure et son cœur innocent ; mais le prélat était un bon et véritable prêtre, toujours disposé à faire leur part aux faiblesses humaines et jours sincèrement vertueux lui-même pour manquer d'indulgence.

— Les derniers seront les premiers, dit l'écriture, répondit-il un jour à Mme de Niorres. Le marquis et le vicomte sont entrés dans la voie du salut et ils y marchent d'un pas ferme. Je crois, en toute conscience, que, revenus de leurs erreurs, ils ont abjuré leur folle existence d'autrefois. Tous deux sont issus de familles honorables, vos filles les aiment tous deux, je veux bénir moi-même cette double union dès qu'elle sera sanctionnée par mon père, qui est le chef de notre maison."

C'était quelques jours après cette conversation dans laquelle les deux mariages avaient été décidés, que l'évêque, sa tante et les deux jeunes filles étaient partis pour Paris.

Le vicomte et le marquis les suivirent. Malheureusement le bonheur que ressentaient les deux jeunes gens en se voyant à la veille de la réalisation de leurs vœux les plus chers (car le consentement du conseiller n'était pas mis en doute), malheureusement, disons-nous, ce bonheur n'était pas exempt de tracas intimes venant troubler l'existence des deux officiers.

Leurs folies d'autrefois leur avaient créé un avenir difficile. Après avoir dévoré leur patrimoine, ils avaient contracté des dettes nombreuses. La passion née tout à coup dans leur cœur avait absorbé à ce point leurs sentiments qu'ils avaient tout oublié en présence de leur amour. Mais leurs créanciers, n'ayant point le même motif pour perdre la mémoire, s'étaient montrés d'autant plus récalcitrants qu'ils espéraient voir l'évêque venir au secours de ses futurs cousins.

Le marquis et le vicomte, pour échapper à des poursuites désagréables, s'étaient jetés dans les griffes d'usuriers plus âpres encore, et (suivant un vieux dicton populaire) *de couvrant Pierre pour couvrir Paul*, ils avaient contracté des dettes nouvelles à des intérêts effrayants pour donner quelques à-comptes et empêcher de crier trop hautement la meute aboyant après leurs chausses.

Aussi la société de Brest était-elle divisée en deux camps bien tranchés à l'égard des deux marins. Les uns soutenaient le vicomte et le marquis, chantaient leur louange et approuvaient les unions projetées ; les autres jetaient la pierre à l'évêque, disant que le prélat était coupable de marier ainsi ses deux cousines. Ils le rendaient responsable des malheurs qu'ils prévoyaient dans cette double union, ils prophétisaient la ruine et la misère et ils allaient même jusqu'à accuser les deux jeunes gens d'une spéculation honteuse, en s'appuyant sur ce que le conseiller, dont on connaissait la fortune, devait infailliblement doter ses deux nièces.

Le départ de la famille de l'évêque et des deux futurs époux mit à peine un terme à ces cancans qui alimentaient depuis plusieurs mois les conversations de la haute société de Brest. On voulait être au courant des nouvelles.

Ceux qui avaient des amis à Paris et à Versailles écrivaient en donnant et en demandant force détails. Grâce à ces correspondances acharnées, les salons de la cour et ceux de la ville s'occupèrent bientôt du marquis, du vicomte et des deux nièces du conseiller, et les crimes mystérieux accomplis presque au même instant à l'hôtel de Niorres vinrent, par une coïncidence fatalement étrange, augmenter encore la curiosité publique déjà excitée.

Comme il arrive toujours en pareille circonstance, les intéressés demeurèrent ignorants des bruits divers dont ils étaient l'objet. MM. d'Herbois et de Renneville, vivant retirés du monde, ne se doutaient pas qu'ils occupaient si fort les conversations de tous ; à peine connaissaient-ils les crimes accomplis dans la maison du conseiller, et, ainsi que nous l'avons vu au commencement de ce récit, il avait fallu que le hasard les mit en présence du coiffeur de la reine pour qu'ils acquissent la douloureuse certitude des dangers que couraient celles qu'ils aimaient.

Quant à Mahurec, il s'était embarqué le surlendemain du lancement de la frégate, et il n'était revenu à Brest que depuis le départ pour Paris de ses deux lieutenants.

M. de Suffren, qui aimait sincèrement le marquis et le vicomte et voulait mettre un terme à la fâcheuse situation que leur faisaient ces mariages presque rompus, avait, à leur insu, sollicité leur embarquement à bord des navires confiés par le roi à M. de La Peyrouse.

Mahurec, ignorant les mariages arrêtés à Brest et ayant absolument oublié les deux jeunes filles qu'il n'avait fait qu'entrevoir un seul instant, lors de la circonstance que nous avons rapportée, Mahurec qui ne connaissait pas même le nom de Milles de Niorres, Mahurec, en débarquant, ne s'était enquis que d'une seule chose : ses lieutenants étaient-ils toujours à terre ?

En apprenant que MM. d'Herbois et de Renneville avaient reçu leur commission pour partir sous les ordres de La Peyrouse, il avait sollicité aussitôt un ordre d'embarquement pour accompagner les deux jeunes gens, mais ayant échoué dans

son entreprise auprès des autorités du port, il avait sollicité un congé et était venu à pied poursuivre sa requête auprès du bailli de Suffren.

Nous savons quelle réception il avait reçue de l'illustre amiral. C'était donc à Versailles seulement que le gabier avait entendu parler des amours de ses lieutenants et des crimes accomplis dans la famille dans laquelle voulaient entrer le marquis et le vicomte.

Nous avons entendu la promesse que Mahurec s'était faite à lui-même, de veiller sur ceux qu'il aimait, dans ces mystérieuses et tristes circonstances, et nous allons voir bientôt comment il entendait tenir cette promesse.

Et maintenant que nous avons retrouvé à Paris tous ces principaux personnages de notre récit dont nous venons d'esquisser rapidement le passé, nous allons rentrer dans ce modeste appartement dont nous avons parlé, et que MM. d'Herbois et de Renneville avaient loué dans une maison de la rue Louis-le-Grand.

Nous sommes au lendemain de cette journée que nous avons passée à Versailles, et vingt-quatre heures se sont écoulées depuis les diverses scènes qui ont eu lieu dans l'hôtel de Niorres, dans la rue du Chaume, au jardin du Palais-Royal, chez le teinturier Bernard et dans la maison de jeu.

## III.—Les projets.

Neuf heures et demie du soir venaient de sonner à une petite horloge rocaille accrochée le long du mur, entre les deux fenêtres de la chambre à coucher du marquis d'Herbois.

Charles et Henri, assis tous deux de chaque côté d'un guéridon sur lequel on voyait papiers, plumes et encrier, étaient laborieusement occupés, l'un à consulter une carte étendue devant lui, l'autre à prendre des notes sur un portefeuille de voyage.

Une légère vapeur blanchâtre se condensait dans la pièce, et une forte odeur de tabac attestait la présence d'un fumeur. Effectivement, un personnage placé près des deux jeunes gens, assis à califourchon sur une chaise et tenant une courte pipe entre les lèvres, s'entourait, à intervalles réguliers, d'un véritable nuage odoriférant.

Ce personnage n'était autre que notre ami Mahurec, lequel avait fait le matin même son entrée dans l'appartement de ses lieutenants.

Grand avait été l'étonnement des deux jeunes gens en apercevant le gabier qu'ils croyaient encore à Brest ; et lorsque le matelot, dans son pittoresque langage, avait dit la cause de sa présence à Paris et avait annoncé que le bailli de Suffren lui avait accordé la faveur qu'il sollicitait, MM. d'Herbois et de Renneville s'étaient sentis profondément émus de ce témoignage irrécusable d'attachement à leurs personnes.

Le marquis et le vicomte, confiants dans le dévouement du gabier, venaient de reprendre, en sa présence, le tracé du plan de conduite qu'ils étaient résolus à suivre.

— Les lettres de Blanche et de Léonore, que Saint-Jean nous a apportées hier soir, sont précises, disait le marquis en désignant les deux épitres placées sur le guéridon. Elles consentent à nous voir. Elles nous attendront dans les jardins de l'hôtel ce soir à onze heures, alors que tout le monde sera couché. Grâce à la clef que nous possédons de la petite porte donnant sur la rue Saint-Avoys, nous nous introduirons dans les jardins ; nous dirons à Blanche et à Léonore qu'il faut partir sur l'heure avec nous ; nous les déciderons ; au besoin nous les enlèverons. Il le faut pour leur sûreté. Saint-Jean et Georges tiendront une voiture prête rue des Quatre-Fils, à l'angle de celle du Grand-Chantier. La voiture est payée, les chevaux sont excellents et capables de nous conduire tout d'une traite jusqu'à Maintenon....

— Mme de Salvétat, ma tante, nous attend dans son château, interrompit le vicomte. Elle consent à tout, tu le sais. Son chapelain sera prévenu, et demain même nous serons unis. Alors la marquise d'Herbois et la vicomtesse de Renneville échappent à toute autre tutelle que celle de leur mari, et avant de prendre la mer, nous pouvons les conduire au couvent de Rosporden, où ta vénérable cousine, l'abbesse, les prendra sous sa protection. Là, tout danger sera éloigné d'elles.

— Puis, la campagne faite, nous nous réunissons pour ne plus être séparés, car le bailli de Suffren nous a formellement promis un établissement aux colonies.

— Oh ! s'écria le vicomte, je voudrais être plus âgé de deux ans, car l'expédition ne durera pas moins.

— Oui, mais nous servirons dignement le roi, et qui sait si, à notre retour, nous n'aurons pas conquis une position digne de celles que nous aimons.

— Si le vicomte, du dévouement, du courage et de l'ardeur, nous réussissons.

— Donc, tout est bien convenu. Cette nuit nous partons, dit le marquis en se levant.

— Il nous reste encore cent louis en caisse, répartit le vicomte. C'est plus qu'il n'en faut pour atteindre le couvent de Rosporden.

— Dieu est pour nous, Henri ! il nous protégera !

— Hum ! fit une voix sonore. Défie de la bouline de revers !

Le vicomte et le marquis se retournèrent vers Mahurec. "Que dis-tu donc, garçon ?" demanda le premier.

— Je dis, répondit le matelot en se levant de son siège pour se rapprocher des deux jeunes gens, je dis qu'il faut veiller au grain et se défier de la marée qui porte au vent.

— Encore ! fit le marquis avec un peu d'impatience. Je ne t'ai jamais vu si crantif, Mahurec. Voyons, suivant toi, qu'avons-nous donc à redouter ?

— Je ne sais pas, répondit le gabier, et voilà précisément ce qui me détraque la boussole. Quand on sent venir la brise, on sait de quel bord faut amurer ; mais j'ai peur d'un grain blanc, voyez-vous....

Le vicomte haussa les épaules. "Tu es encore sous l'impression de ton expédition de la nuit dernière, dit-il, et ton dévouement pour nous te fait redouter une tempête là où il y a un calme plat. Tout ce que tu as vu cependant n'a fait que nous confirmer dans l'excellence de nos dispositions.

— Les deux hommes que tu as entendu causer dans la rue du Chaume, alors que tu étais blotti dans le branchage d'un arbre, reprit le marquis, se donnaient rendez-vous pour cette nuit, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit le gabier. Ils disaient comme ça que c'était le lendemain que la chose devait être faite.

— D'après la description que tu nous en as tracée, l'un de ces deux hommes était Saint-Jean, un garçon qui nous est tout dévoué, et il donnait, sans aucun doute, des ordres relatifs à l'événement de ce soir....

— C'est possible, mon lieutenant. J'en ai pas relevé assez long pour être sûr et certain de la chose.

— Ensuite, continua Charles, tu es entré dans les jardins, et tu as pu voir Milles de Niorres.

— Deux anges du Bon Dieu, dignes d'être femmes, filles et mères de matelots fins, et qui vous aiment crânement, mes lieutenants ! Oh ! c'est pas celles-là qui m'inquiètent.

— Qui est-ce donc, alors ?

— C'est Polibrius en question.

— Celui que tu as suivi jusqu'ici ?

— Oui.

— Mais c'est ce même Saint-Jean, lequel nous apportait les lettres de Blanche et de Léonore.

— Possible ! mais il a plus le gabarit d'un corsairien que l'apparence d'un honnête homme.

— Enfin, dit le vicomte, qu'as-tu vu, qu'as-tu entendu qui te donne cette mauvaise opinion de Saint-Jean ?

— Eh ! fit Mahurec avec un mouvement d'épaule, j'ai rien vu ni rien entendu, puisqu'il paraissait voir ce que Polibrius a largué était exact comme un journal de bord.

— Eh bien, alors ?

— Suffit, mon lieutenant. Vous fâchez pas ; j'ai mal relevé le point, c'est possible.... Enfin, ne nous laissons pas coiffer, c'est tout ce que je demande, moi."

Et le gabier, secouant le fourneau de sa pipe sur l'ongle de son pouce gauche, fit en grommelant quelques pas dans la chambre.

Le vicomte et le marquis s'interrogèrent un moment des yeux, puis, avec un double geste décelant le peu d'attention qu'ils croyaient avoir à accorder aux appréhensions manifestées par Mahurec, ils regardèrent en même temps l'horloge placée entre les deux fenêtres.

— Dis heures ! fit M. d'Herbois ; il est temps de partir."

Le vicomte prit son chapeau placé sur un meuble voisin.

— Avez-vous des armes ? demanda brusquement Mahurec.

— Non, répondit le marquis ; nous n'en avons pas besoin.

— Qui sait ? dit le matelot.

— Nous avons nos épées," fit observer M. de Renneville.

Mahurec alla ouvrir un petit coffret placé sur une table, et en tira successivement deux paires de pistolets à la crosse puissante et au canon court, dont on se servait jadis dans la marine, et bien connus sous le nom de pistolets d'abordage.

— Je les ai chargés, dit-il en présentant chaque paire à chacun des deux jeunes gens. Prenez-les, mes lieutenants.

— Soit ! répondit en souriant le marquis. S'il ne faut que cela pour te rassurer, sois tranquille."

Les deux officiers mirent les armes dans les poches de leurs habits.

— Maintenant, dit le vicomte, partons !"

MM. d'Herbois et de Renneville quittèrent leur logis, suivis par Mahurec, lequel marchait en secouant la tête et en paraissant augurer fort mal de l'expédition entreprise par ses chefs.

Il était alors dix heures du soir et quelques minutes. Paris était silencieux et presque désert, car à cette époque, et bien que le régime du couvre-feu ne forçât plus les particuliers à éteindre à heure fixe leurs lumières, les boutiques se fermaient une fois la nuit venue, et peu de bourgeois quittaient leurs demeures après le moment du souper.

Les trois hommes atteignirent, sans échanger une parole, le haut de la rue Saint-Avoys qu'ils descendirent jusqu'à celle des Vieilles Audriettes. Ils étaient alors à quelques pas seulement des jardins de l'hôtel de Niorres.

— La voiture doit stationner à l'angle de la rue du Grand-Chantier, dit le marquis en s'arrêtant.

— Oui, répondit le vicomte ; et et il me semble distinguer dans l'ombre....

— Voulez-vous que j'aille relever le point ? demanda Mahurec en s'avançant.

— Non ; demeure ici avec le vicomte et attendez-moi tous deux."

En achevant ces mots, le marquis s'éloigna. M. de Renneville et le gabier demeurèrent à la place où les avaient laissés M. d'Herbois. Le plus profond silence régnait autour d'eux.

— Quand le marquis sera revenu, dit le vicomte à voix basse, nous tournerons le mur de clôture du jardin, et nous gagnerons la petite porte que nous laisserons ouverte derrière nous. Ce sera ton poste, matelot ! Quoi qu'il arrive, quoi que tu entendes, tu ne l'abandonneras pas. Le moment arrivé, nous partirons ensemble ; mais rappelle-toi que ton devoir est de nous conserver libre le seuil de la porte sur lequel tu veilleras.

— A pas peur, mon lieutenant, répondit Mahurec, on tiendra bon."

M. d'Herbois revenait vers ses deux compagnons. "Eh bien ?" demanda le vicomte.

— La voiture est prête ; Georges conduit les chevaux ; je lui ai parlé ; Saint-Jean a tenu sa parole.

— Alors, au jardin ; voici l'heure."

Le vicomte et le marquis regagnèrent la rue Sainte-Avoys ; Mahurec les suivit pas à pas.

La petite porte était située à peu de distance de la rue des Vieilles-Audriettes ; la rue était absolument déserte. Aucun regard indiscret ne pouvait espionner les jeunes gens.

Le marquis, tenant à la main la clef qu'il avait fait faire d'après l'empreinte remise par Saint-Jean, s'approcha de la porte pratiquée dans la muraille et l'ouvrit.

Le vicomte s'élança rapidement. Cette partie du jardin dans lequel le jeune homme venait de pénétrer était boisée ; mais une allée tournant d'abord à gauche, et se dessinant ensuite en ligne droite, permettait à l'œil de découvrir la pelouse s'étendant devant la façade intérieure des bâtiments.

C'était dans cette allée que s'étaient proménées, la veille au soir, Blanche et Léonore, et le salon de verdure dans lequel Mahurec s'était tenu blotti était situé précisément à son extrémité.

M. de Renneville s'était avancé avec précaution. Tout à coup il fit un mouvement rétrograde.

— Je ne vois rien, dit-il à voix basse au marquis. Elles nous attendent sans doute sous les charmilles ; viens !"

Le marquis fit un signe à Mahurec ; et, prenant le bras du vicomte, marcha avec lui sous la voûte sombre formée par l'entrelacement des branches des arbres qui bordaient l'allée.

Mahurec, demeuré dans la rue, retira sur lui la porte qu'il laissa cependant entrouverte ; puis, s'appuyant contre la muraille, il resta immobile.

— Nous v'la dans la vase ! murmura-t-il à part lui. Autant vaudrait naviguer dans le goulet de Brest avec une brise carabinée ! Enfin.... on verra !"

Et, avec un geste empreint d'une résignation profonde, le matelot enfoua ses deux mains dans les poches de sa vareuse, se tenant prêt à tout événement.

Pendant ce temps les deux jeunes gens avançaient toujours.